

EXTÉRIEUR.

ALLEMAGNE.

Vienne, le 30 mars.

Il y aura à l'avenir cercle à la cour comme sous le règne de Marie-Thérèse; il y en a déjà eu un la semaine dernière qui a été très-nombreux.

— On a trouvé récemment dans le jardin du prince de Schwarzenberg, une de ses parentes morte. On a cru d'abord qu'elle s'était suicidée; cependant il y a quelques jours que la justice a fait subir un interrogatoire au jardinier.

(Journal de l'Empire.)

— D'après une publication qui a été faite en Hongrie, le cordon de troupes autrichiennes formé sur les frontières de la Turquie, commence à l'ouest, vers les limites de la Croatie turque; de là il s'étend à l'est le long de la Save et du Danube jusqu'en Transylvanie; il tourne ensuite vers le nord, passant par Buckowine, et va joindre les frontières de la Gallicie. Comme l'étendue qu'on donne à ce cordon exige une armée beaucoup plus forte que celle qui a été employée jusqu'à présent à cet objet, on vient de faire partir encore plusieurs nouveaux régimens pour le compléter. Le général Duka est arrivé en Bannat et a établi son quartier-général à Têmeswar. Le feld-marchal Bellegarde y est attendu incessamment.

(Publiciste.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 3 avril.

S. M. a convoqué, pour le 18 de ce mois, les collèges électoraux des départemens de l'Elbe et de la Saale; le premier à Magdebourg, et le second à Halberstadt. M. le comte d'Alvensleben est nommé président du collège de l'Elbe, et M. le baron de Branconi de celui de la Saale.

— Un décret royal du 1^{er} avril, concernant les sujets westphaliens au service de l'Angleterre, porte ce qui suit:

Ceux de nos sujets qui, pour obéir à notre décret du 9 janvier, quitteront le service de l'Angleterre, seront tenus, avant de rentrer en Westphalie, de faire connaître leur intention à notre ministre de la justice et de l'intérieur, et de demander nos ordres pour que, suivant que nous le jugerons convenable, nous leur permettions de résider dans un pays ami ou neutre, ou de revenir en nos Etats dans le lieu qui leur sera assigné.

(Journal de Francfort.)

B A D E.

Carlsruhe, le 6 avril.

S. A. R. le grand-duc de Bade ne tardera pas à quitter cette résidence pour aller passer quelques semaines à la Favorite, maison de campagne située près de Rastadt. Le mois prochain, S. A. ira à Baden, où elle doit passer la belle saison, afin d'y prendre les eaux, regardées comme nécessaires pour le parfait rétablissement de sa santé.

— Il y a eu dans notre armée une promotion militaire assez considérable.

— Il est question de plusieurs changemens dans la partie administrative et dans les corps judiciaires du grand-duché.

(Publiciste.)

Bruchsal, le 31 mars.

M. le baron de Draï, conseiller intime actuel de S. A. R. notre grand-duc, et commandeur de l'Ordre de la Fidélité, après avoir fini ses fonctions de commissaire-général dans le Brisgau, est entré ici depuis le commencement de ce mois, dans sa nouvelle charge de président de la cour des hauts appels.

(Journal politique de Manheim.)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 1^{er} avril.

S. M. la reine de Naples est arrivée hier à Caserte, où l'attendait son auguste époux.

(Journal de l'Empire.)

INTÉRIEUR.

Nice, le 3 avril.

Nous avons ici, dans le quartier de Cimiez, un amphithéâtre des Romains, qui attire constamment la curiosité des voyageurs. Mais ce monument de l'antiquité, qui aurait mérité d'être conservé avec plus de soin, avait été tellement négligé, que la plupart des gradins étaient enfouis dans la terre, et que l'ensemble ne présentait plus qu'une masse informe de bâtimens anciens, mêlés avec des constructions modernes. Le propriétaire actuel, reconnaissant le tort de cette négligence de la part de ses ancêtres, a voulu le réparer, et à force de soins et de travaux, il a mis à découvert la presque totalité de l'ancien édifice, qui, dans plusieurs endroits, est très-bien conservé; il a fait abattre ce qui masquait la vue des autres parties, et a fait entourer le tout d'un mur. Ces soins ont déjà reçu une partie de la récompense qu'ils méritent, dans le grand nombre de médailles et autres objets curieux que les fouilles qu'ils ont nécessitées, a procurés au propriétaire.

Coblentz, le 3 avril.

Plusieurs contrées de ce département sont renommées par leurs excellens pâturages; aussi l'entretien des brebis y a-t-il toujours été d'une importance considérable; mais on se contentait d'y engraisser des brebis indigènes, et d'en faire un objet de commerce de ce côté-ci du Rhin. Jamais les vues de l'ancien Gouvernement ne se sont étendues jusqu'à mettre à profit ces beaux pâturages pour des brebis espagnoles, et à ouvrir ainsi aux habitans du pays une source si précieuse de richesses. Il était réservé à M. le préfet Lezay-Marnésia de réaliser le premier cette idée. L'année passée, il fit venir du troupeau de M. Brodelet, l'un des plus beaux de Paris, un superbe bélier avec 38 brebis portières. Ce petit troupeau fut mis à Bell, sous la surveillance de M. Breuers, l'un des économistes les plus éclairés de ce département. Cet essai a été si heureux, que ceux-mêmes qui pouvaient encore tenir à l'ancien préjugé, ne balancèrent pas à avouer que cette espèce de brebis l'emporte de beaucoup sur celles de ce pays-ci, quant à la finesse et à la quantité de la laine, ainsi que sous le rapport de la force physique. Encouragé par cet heureux résultat, M. le préfet s'est déterminé à faire cette année l'acquisition d'un troupeau plus considérable. Il a fait venir 100 brebis portières et 29 béliers, véritables mérinos, choisis parmi les troupeaux les plus distingués venus de l'Espagne; ils ont été, comme les précédens, envoyés à Bell. Ce superbe troupeau donne actuellement l'espoir fondé de voir, dans quelques années, la race des brebis se perfectionner. Le département possède 126.000 brebis, et peut jusqu'à 1814 en obtenir 500 individus provenant des béliers nés pendant l'hiver de 1808, autant en 1815 des béliers nés en 1809; de manière que dans l'intervalle de 24 années, toute l'espèce, dans le département, peut se trouver entièrement régénérée. Les brebis ordinaires du département fournissent, l'une portant l'autre, 187,500 livres de laine; les nouvelles en produisent 812,500. Le prix de la laine des premières peut être évalué à 303.024; celui des autres, à 2,843,750 fr., de sorte que le département peut compter sur une augmentation annuelle de plus de 2 millions et demi dans ses revenus.

Ce qui ajoute encore un grand prix à cette nouvelle institution, c'est la proximité des grandes manufactures d'Aix-la-Chapelle, de Verviers, de Montjoie, etc., où l'on met en œuvre les plus fines espèces de laines. Les propriétaires de troupeaux ont donc la perspective de gains considérables, et les villes que nous venons de nommer, l'avantage important de pouvoir obtenir d'un département voisin ce qu'elles ne pourraient tirer qu'à grands frais d'un pays éloigné.

Turin, le 5 avril.

Le tremblement de terre que nous avons senti, le 2 de ce mois, a été beaucoup plus sensible encore dans les montagnes du Piémont. L'on apprend du Mont-Cenis, que les bâtimens de l'hospice ont essuyé une violente secousse, accompagnée d'un bruit roulant, semblable à celui du tonnerre. Cette secousse a eu lieu à cinq heures

quarante-deux minutes de l'après-midi; comme à Turin; mais, à neuf heures et demie, les religieux en ont encore essuyé une seconde qui, quoique moins terrible, et n'ayant pas comme la première, ébranlé les bâtimens du monastère, a causé aussi de l'effroi à cause du bruit sourd qui s'est fait entendre de nouveau.

Paris, le 13 avril.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande de Magdelaine Deslies, veuve en secondes nocces de Joseph Fauchaux, laboureur à la Bourgeoisierie, commune de Crotelles,

Le tribunal de première instance à Tours, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Paul Guiot, soldat au service militaire de l'Etat.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande d'Anne Verger, femme majeure d'Urbain Bidault,

Le tribunal de première instance à Tours, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête contradictoirement avec le procureur impérial, pour constater l'absence dudit Urbain Bidault.

Par jugement du 12 février 1808, sur la demande de Jean-Joseph Badart, cultivateur, domicilié au Petit-Rocuse-les-Nivelles, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Nivelles, département de la Dyle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Lambert Badart, disparu depuis sept ans de la commune de Pancenois.

Par jugement du 10 février 1808, sur la demande de Marguerite Dufranceix, journalière, domiciliée à Aubusson,

Le tribunal de première instance à Aubusson, département de la Creuse, a ordonné une enquête pour constater que Jacques de l'Arbre est absent de son domicile en cette ville depuis plus de quatre ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Strasbourg, du 11 avril.

18. 12. 90 76. 26.

COLLÈGE IMPÉRIAL DE FRANCE.

SECOND SEMESTRE.

MM. les lecteurs et professeurs impériaux recommenceront leurs Cours le lundi 18 avril 1808, dans l'ordre suivant:

ASTRONOMIE.

M. Delambre, secrétaire perpétuel de l'Institut pour les sciences mathématiques, continuera d'exposer les principes de l'astronomie théorique et pratique, les mardi, jeudi et samedi, à midi et demi.

MATHÉMATIQUES.

M. Mauduit continuera l'explication des Principes généraux de l'Analyse algébrique, qu'il appliquera aux sections coniques et autres, les mardi, jeudi et samedi, à onze heures.

En cas d'absence ou de maladie, il sera remplacé par M. Budan.

PHYSIQUE GÉNÉRALE ET MATHÉMATIQUE.

M. Biot, membre de l'Institut, expliquera la Théorie mathématique du Mouvement de la Lune, les mardi, jeudi et samedi, à trois heures.

PHYSIQUE GÉNÉRALE ET EXPÉRIMENTALE.

M. Lefevre-Gineau, membre de l'Institut, inspecteur-général des études, continuera le *Magnétisme*, et traitera de la *Lumière*, les lundi, mercredi, vendredi et samedi, à neuf heures.

MÉDECINE.

M. Hallé, membre de l'Institut, médecin ordinaire de l'EMPEUR, professeur de l'Ecole de médecine de Paris, continuera l'*Histoire de l'observation et de l'expérience en médecine*, afin d'en déduire les principes auxquels doit être assujettie la théorie de cette science; et continuera l'interprétation des *OEuvres pathologiques d'Hippocrate*, les mardi, jeudi et samedi, à trois heures.

ANATOMIE.

M. Portal, membre de l'Institut, continuera de traiter des *sièges et des causes des maladies*, les lundi, mardi et jeudi, à six heures.

CHYMIE.

M. Thénard continuera de traiter des *substances animales*, et terminera son cours par l'*Exposé des principes généraux de l'Analyse*, les lundi, mercredi et vendredi, à deux heures.

HISTOIRE NATURELLE.

M. Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Institut, pour les sciences physiques, reprendra son cours de *Philosophie de l'Histoire naturelle*, et traitera, ce semestre, des *Regles de la nomenclature et de la description*; il exposera ensuite les *Bases fondamentales de la Géologie*, et, si le tems le permet, celles de la *Physiologie*, les mardi, jeudi et samedi, à trois heures.

DROIT DE LA NATURE ET DES GENS.

M. Pastoret, membre de l'Institut, exposera les *Principes généraux du droit des gens*, les lundi, mercredi et vendredi, à midi.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE MORALE.

M. Charles Levesque, membre de l'Institut, continuera le *Cours de l'Histoire de la Grèce*, dans laquelle sera comprise celle des lettres, des arts et de la philosophie, les mardi, jeudi et samedi, à une heure et demie.

LANGUES HÉBRAÏQUE, CHALDAÏQUE ET SYRIAQUE.

M. Audran continuera ses leçons d'*Hébreu dans Jérémie*, celles du *Chaldéen dans Daniel*, celles du *Syriaque dans la version du N. T.* comparée avec l'original grec, les lundi, mercredi et vendredi, à midi et demi.

En cas d'absence ou de maladie, il sera remplacé par M. Gueneau.

LANGUE ARABE.

M. Caussin continuera d'expliquer l'*Histoire des Dynasties d'Abulpharage*, les lundi, mercredi et vendredi, à huit heures.

LANGUE TURQUE.

M. Ruffin, conseiller d'ambassade de S. M. I. et R., à Constantinople, professeur.

M. Kieffer, secrétaire-interprète au ministère des relations extérieures, suppléant, expliquera les *Annales de l'Empire ottoman*, par Soubhi Effendi, les lundi, mercredi et vendredi, à dix heures.

LANGUE PERSANNE.

M. de Sacy, membre de l'Institut, expliquera l'*Histoire des Samanides* de Mirkhond, publiée par M. Fr. Wilken, les lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures.

PHILOSOPHIE GRECQUE.

M. Posquillon, docteur-régent de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, ancien professeur de chirurgie et de matière médicale, etc., expliquera les *Aphorismes d'Hippocrate*, les lundi, mercredi et vendredi, à trois heures un quart; et à quatre heures un quart, il expliquera le troisième livre de l'*Iliade d'Homère*.

LITTÉRATURE GRECQUE.

M. Gail, de l'Académie royale des sciences de Goettingue, continuera d'expliquer l'*Histoire Grecque de Thucydide*, ensuite *Sophocle*, les mardi, jeudi et samedi, à onze heures. Les mêmes jours, il expliquera, à son *Cours élémentaire*, les *Idilles de Théocrite*, qu'il comparera avec les *Bucoliques de Virgile*.

ÉLOQUENCE LATINE.

M. Dupuis, membre de l'Institut, expliquera l'*Orateur de Cicéron*, et traduira ses *Harangues* CONTRE VERRÈS, les mardi, jeudi et samedi, à dix heures.

POÉSIE LATINE.

M. Delille, membre de l'Institut, professeur.

M. Legouvé, membre de l'Institut, suppléant, continuera l'explication de l'*Enéide*, les lundi, mercredi et vendredi, à une heure.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

M. Courmand donnera la continuation des *Auteurs les plus célèbres du 18^e siècle*, et traitera des différents genres d'Eloquence française, comparée avec celle des anciens, les mardi, mercredi et samedi, à cinq heures du soir.

PROFESSEURS HONORAIRES.

M. l'abbé Aubert.

M. Vauquelin, membre de l'Institut.

M. Corvisart, premier médecin de l'EMPEUR.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

POUR L'INDUSTRIE NATIONALE.

AVIS.

Le conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale croit devoir rappeler aux fabricans, aux cultivateurs et aux artistes, que la Société a mis au concours, pour cette année, les sujets de prix ci-après désignés, et que la distribution des prix doit se faire au mois de juillet prochain. En conséquence, il les invite à envoyer, dans le courant du mois de mai, leurs échantillons, modèles ou mémoires, et à les adresser, francs de port, au secrétaire de la Société, rue du Bacq, hôtel de Boulogne, n° 42.

Voici la note des prix proposés :

Pour la construction de machines propres à peigner la laine par mécanique....	1500 fr.
Pour la filature par mécanique, à toute grosseur de fil, de la laine peignée pour chaîne et pour trame.....	1500.
Pour le cordage et la filature, par mécanique, des déchets de soie provenant des cocons de graine, des cocons de bassins, des costes, des frisons et des bourres, pour la fabrication de la soie dite <i>galette de Suisse</i>	1500
Pour un métier propre à fabriquer toutes sortes d'étoffes brochées et façonnées....	3000
Pour la fabrication du fil de fer et d'acier propre à faire les aiguilles à coudre, et les cardes à coton et à laine..	3000
Pour la fabrication des peignes de tisserand.....	600
Pour la découverte d'un bleu d'application.....	1200
Pour la découverte d'un moyen d'imprimer sur étoffes, d'une façon solide, toute espèce de gravure en taille-douce..	1200
Pour la fabrication du cinabre.....	1200
Pour la détermination des produits de la distillation du bois.....	3000
Pour le collage du papier.....	5000
Pour la meilleure construction des fours à chaux, à tuile et à brique.....	2400
1 ^{er} Accessit du même prix.....	500
2 ^e Accessit, idem.....	300
Pour l'encouragement de la gravure en relief.....	2000
Pour la fabrication des vases de métal revêtus d'un émail économique.....	1000
Pour la culture du navet de Suède....	600
Pour la culture en grand de la carotte.	600
Pour la culture en grand de la fève...	600
Pour la culture des prairies artificielles, deux prix de 300 fr. chacun.....	600

LITTÉRATURE. — HISTOIRE.

Histoire des Républiques italiennes du moyen âge; par M. J. C. L. Simonde-Sismondi, chef de l'Université impériale de Wilna, membre de quelques autres Académies, etc.

La République romaine avait conquis le Monde par la sagesse de son gouvernement et par l'avidité de sa discipline militaire. Mais sous le règne des empereurs successeurs des Césars, les anciennes maximes furent négligées ou méprisées et la discipline se relâcha par degrés. Les armées romaines, dans les 4^e et 5^e siècles, n'avaient presque aucune ressemblance avec ces invincibles

légions qui enchaînaient par tout la victoire sur leurs pas. Ces hommes à qui l'amour de la gloire et de la patrie mettait les armes à la main, furent remplacés par des sujets et des barbares qu'on enrôlait par force ou par argent. De pareils soldats étaient trop faibles ou trop séditeux pour se soumettre aux fatigues du service militaire; plus d'une fois ils se plaignirent du poids des armes défensives qu'on leur permit de quitter ne pouvant les porter; l'infanterie qui faisait avant la force des armées, tomba dans le mépris: les soldats bientôt ne purent plus se mettre en campagne qu'en leur donnant des chevaux. En même tems que le génie militaire et l'amour de la patrie s'éteignirent, que les revenus de l'Empire diminuaient, le goût du luxe et des superfluités de l'Orient faisait chaque jour des progrès; les empereurs qui gouvernaient avec une autorité absolue, hâtaient cette décadence par leur conduite, leur mollesse et leur vie retirée. Ils passaient leur tems au fond de leur palais, entourés d'eunuques, de femmes et de courtisans avides et déprédiateurs.

Dans cet état de choses, il était impossible à l'Empire de résister aux attaques des nations qui, de toutes parts, s'en disputèrent les dépouilles et le territoire; elles étaient en tout opposées aux Romains; l'esprit guerrier s'y était conservé dans toute sa vigueur, et leurs chefs étaient pleins d'audace et de courage. Plusieurs fois repoussées par les généraux romains, elles avaient appris à les combattre, et s'étaient formées aux arts de la guerre.

Ces différentes causes et d'autres encore qu'offre l'époque du Bas-Empire, expliquent comment les peuples, sortis des marais et des forêts du nord et de l'orient de l'Europe, parvinrent à détruire en peu d'années l'ouvrage et la puissance d'une des premières et des plus grandes nations du Monde.

Mais peut-être que, dans l'état d'avilissement où était tombé tout ce qui vivait alors sous la domination de l'Empire, c'eût été un bien que des institutions plus libres, un gouvernement moins corrompu vinssent à s'y établir, si le carnage et la destruction n'eussent pas accompagné les pas des nouveaux conquérans. Par-tout où ils passaient, leurs traces furent teintes de sang; les provinces les plus fertiles furent changées en de vastes déserts, où quelques restes de villes et de villages détruits servirent d'asyles à un petit nombre d'habitans que le hasard ou quelques heureuses circonstances avaient sauvés. Mais bientôt ces conquérans furent eux-mêmes attaqués, exterminés ou chassés du pays où ils s'étaient établis, par de nouveaux barbares qui venaient de contrées plus éloignées, et qui étaient souvent plus avides et féroces que leurs prédécesseurs. L'Europe fut ainsi en proie à des calamités renaissantes, jusqu'à ce qu'enfin l'épuisement se mit dans ces inondations, et que le Nord ne pût plus fournir d'instrumens de dévastation. Mille maux suivirent ces horribles ravages, en sorte que si l'on voulait fixer le période où le genre humain fut le plus misérable dans cette partie du Monde, dit un historien philosophe, (2) il faudrait nommer, sans hésiter, celui qui s'écoula depuis la mort de Théodose en 395, jusqu'à l'établissement des Lombards en Italie en 571.

Diverses circonstances contribuèrent enfin à le tirer successivement de cette situation; lorsque le mal est parvenu à son comble, c'est une chose nécessaire qu'il aille en diminuant, et que le remède naisse de l'excès des désordres.

Le gouvernement féodal lui-même, qui fut une suite de la conquête, devint un des premiers moyens à l'aide desquels les peuples sortirent de cette position déplorable; s'il fut abusif, il ne fut pas toujours tyrannique; il établit et fit respecter des conventions et forma un système de propriété, fondé sur des droits réels; comme la défense nationale en était la base, il lia tous les membres de l'Etat par un intérêt commun et par des obligations qu'aucun prétexte ne pouvait faire méconnaître; il était loin, sans doute, de cette justice distributive et de ces principes qui font la force intérieure des monarchies aujourd'hui, mais c'était déjà beaucoup après le bouleversement que l'Europe avait éprouvé et la destruction de toute police par les barbares conquérans du territoire, qu'on reconnût un ordre de choses et des droits positifs.

Mais malgré ce retour vers un meilleur état de la société, les progrès de l'industrie, d'abord concentrés dans les cloîtres, ceux du commerce, longtemps resserrés par l'impossibilité des communications, le développement des connaissances détruites par les ténèbres de ces tems de superstition, restaient arrêtés dans leur marche, si l'heureux essor de la liberté civile ne fût venu à leur secours.

Le joug d'un très-grand nombre de seigneurs de fiefs était devenu intolérable; les vexations des grands vassaux, ceux des princes mêmes, forcèrent souvent les habitans du plat-pays de

(1) Deux vol. in-8°. — A Zurich, chez Henri Gessner, et se trouve à Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur. — 1807.

(2) Robertson, *Introd. à l'Histoire de Charles-Quint*.

se retirer dans les villes; des citoyens généreux s'y formèrent en corps municipaux, en communes, tantôt d'après les lois des anciennes municipalités romaines, tantôt d'après les coutumes et les besoins des villes où il se trouvaient.

Quelques princes éclairés sur leurs véritables intérêts secondèrent ces dispositions, ils accordèrent ce qu'ils craignaient qu'on ne leur arrachât, ou ce qu'ils crurent propre à seconder leurs vues d'agrandissement et de puissance.

Mais le plus grand nombre des villes qui devinrent, pendant le moyen âge, le refuge de la liberté, de l'industrie et de la civilisation, n'obtinrent leur indépendance et leur sûreté que par de longs et sanglants efforts. Elles soutinrent des guerres contre de puissants monarques, et déjouèrent souvent avec une sagesse admirable, les complots tramés contre elles par l'ambition ou la perfidie.

C'est en Italie principalement que pendant plusieurs siècles on vit se passer de semblables événements; aucune histoire n'est plus propre à faire connaître ce que peuvent l'amour de la patrie, l'union, le courage et la constance, pour triompher des plus grands dangers politiques. Là se montrent sur la scène, des caractères élevés, des actes de dévouement ou d'habileté qui étonnent autant par leurs résultats que par les sentiments nobles qui les ont dictés. Des bourgades deviennent des villes importantes, des ports à peine connus ou fréquentés pendant les jours ténébreux du Bas-Empire, des papes ou des grands feudataires de l'Allemagne, deviennent, par les arts qu'y attire le régime municipal, les entrepôts du commerce de l'Europe, des cités opulentes, des républiques qui couvrent la mer de leurs vaisseaux.

On ne connaît pas assez l'histoire d'Italie pendant le moyen âge, on ne porte pas une attention assez prolongée sur les causes qui ont changé dans les 11^e, 12^e et 13^e siècles la face de cette partie de l'Europe; on ignore trop et les hommes et les choses qui ont dans ces temps mérité d'être conservées à la mémoire et de servir à l'instruction des peuples et des rois.

Les matériaux de cette histoire sont répandus dans un grand nombre de volumes; les recherches savantes de Muratori, d'Oderici, de Denina, en présentent bien les plus importants détails; mais il fallait les rapprocher, les comparer, en former un corps, et les offrir au public dans un style convenable à la nature et à la dignité du sujet.

Nous croyons que M. Sismonde y a très-bien réussi; son *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, offre un intérêt qu'inspirent la nouveauté des matières et la manière dont elles sont présentées. Il est impossible de juger sainement de l'ancien état de l'Europe et des progrès qu'y ont faits la civilisation, les sciences, l'art de la guerre et la marine, sans avoir étudié ce période et le bien connaître. En s'en occupant, le savant professeur a rendu un service essentiel aux lettres. Il a su démêler dans son récit les divers intérêts et les incidens qui compliquent l'histoire des villes d'Italie; il y a fait sentir les causes de leur grandeur et celles qui les ont à la fin fondues dans les monarchies qui subsistent aujourd'hui.

Le style, quelquefois incorrect, n'en est pas moins plein de force et de justesse; d'heureuses réflexions, des maximes d'une morale pure, d'une politique sage, ajoutent beaucoup au prix de cet excellent ouvrage et le rendent digne d'être mis entre les mains des jeunes gens; ils y apprendront à connaître l'état des peuples, les sciences, les mœurs, l'état des arts et des lois; ces grands sujets d'instruction y sont présentés avec les événements qui les ont favorisés ou arrêtés dans leurs progrès.

On ne peut donc qu'encourager M. Sismonde à nous donner la suite de cette excellente production littéraire; elle fait honneur à ses connaissances et au choix qui l'a placé à la tête d'une des Universités distinguées par le savoir de leurs membres.

PEUCHET.

VARIÉTÉS. — VOYAGES.

Sur les peuples qui mangent de la terre; par M. Humboldt.

Sur les côtes de Cumana, de la Nouvelle-Barcelonne et de Caracas, nous trouvâmes la tradition sur une nation qui mange de la terre, généralement répandue par les moines franciscains de la Guyane qui, à leur retour des missions, visitent ces provinces. Ce fut le 6 juin 1800, pendant notre retour de Rio-Negro, et notre navigation de trente-six jours sur l'Orénoque, que nous passâmes une journée entière dans la mission établie parmi les Otomaques, peuplade qui mange de la terre. Le village ou plutôt le hameau s'appelle *Concepción* di

Uruana, et s'appuie d'une manière très-pittoresque à un rocher de granit. Je trouvai sa position géographique à 7 degrés 8 minutes 3 secondes, latitude nord; et 4 heures 38 min. 38 sec., longitude ouest de Paris.

La terre que mangent les Otomaques est une véritable argile glaise ou terre à potier, grasse, douce et colorée en jaune gris, au moyen d'une petite quantité d'oxide de fer. Ils la choisissent avec soin et la cherchent dans des bancs à pari sur les bords de l'Orénoque et de la Meta. Ils distinguent une espèce de terre de l'autre par la dégustation et ne mangent pas indifféremment toutes sortes d'argiles. Ils pétrissent cette terre en boules de 4 à 6 pouces de diamètre et les brûlent extérieurement à petit feu, jusqu'à ce que la croûte devienne rougeâtre. Avant de manger ces boules, ils les humectent de nouveau.

Ces Indiens sont, généralement parlant, très-sauvages et ont en horreur la culture des végétaux. Les peuplades les plus éloignées sur l'Orénoque, lorsqu'elles veulent désigner quelque chose de très-malpropre, disent en forme de proverbe: c'est si sale qu'un Otomaque le mangerait. Aussi long-temps que durent les basses eaux de l'Orénoque et de la Meta, les Otomaques se nourrissent de poissons et de tortues. Les poissons sont tués à coups de fleches au moment où ils s'élèvent sur la surface de l'eau, espèce de chasse dans laquelle nous avons souvent admiré l'adresse des Indiens. Les rivières éprouvent-elles leur crue périodique, aussitôt la pêche cesse. Dans cette saison, qui dure deux ou trois mois, les Otomaques dévorent une quantité incroyable de terre glaise. Nous en avons trouvé de grandes provisions dans leurs cabanes; nous y vîmes les boules d'argile rangées en tas pyramidaux. Un Indien en dévore par jour de trois quarts de livre à une livre et un quart, selon ce que nous assura un moine très-intelligent, Fray Ramon Bueno, qui a vécu douze ans parmi ces peuples. Les Otomaques eux-mêmes nous ont dit que cette argile était leur principale nourriture pendant la saison pluvieuse. Cependant, si l'occasion se présente, ils y ajoutent de temps à autre un lézard, un petit poisson et une racine de fougera. Ils trouvent cette nourriture si délicate, que même dans la saison sèche, ayant assez de poissons, ils mangent, en guise de dessert, quelques boules d'argile. Ces hommes sont d'un teint cuivré brunâtre; leurs traits difformes ressemblent à ceux des Tartares; ils ont de la corpulence sans être ventrus.

Le missionnaire franciscain qui vit parmi eux, nous assura que pendant l'époque où ils mangent de la terre, leur santé n'éprouve aucune altération. Voilà sans doute des faits. Ces Indiens mangent une grande quantité d'argile sans nuire à leur santé; ils considèrent cette terre comme une excellente nourriture; ils en font leur provision pour l'hiver ou la saison pluvieuse. Mais ces simples faits ne suffisent point pour décider les questions: si l'argile peut offrir une substance alimentaire? si les terres peuvent s'assimiler aux sucs de notre estomac? ou si elles ne lui servent que comme lest? leur effet se borne-t-il à étendre les parois du ventre et faire par-là disparaître le besoin de nourriture? Je n'ose décider aucune de ces questions.

Il est remarquable que le père Gumilla, auteur d'ailleurs si crédule et si dépourvu de critique, a jugé à propos de nier que les Otomaques mangent de la terre pure (1). Il prétend que les boules d'argile sont mêlées de farine de maïs et pénétrées de graisse de crocodile. Mais le missionnaire Fray Ramon Bueno, ainsi que notre ami et compagnon de voyages, le frère lai Fray Juan Gonzalez, nous ont tous les deux assuré que les Otomaques ne mettaient jamais de graisse de crocodile sur ces boules; quant au mélange de la farine de maïs, nous n'en avons jamais entendu parler à Uruana. La terre que nous avons apportée, et dont M. Vauquelin a fait l'analyse chimique, s'est trouvée pure et sans aucun mélange. Peut-être le père Gumilla, en confondant deux faits d'une nature différente, a-t-il fait allusion à la manière dont les Indiens préparent du pain avec les cosses d'une espèce d'Inga. Ils ensevelissent ce fruit dans la terre, afin d'accélérer le moment où sa décomposition le rend propre à leur usage.

Il est encore bien remarquable que les Otomaques, en mangeant une si grande quantité de terre, n'en éprouvent aucune incommodité. S'en sont-ils, pendant une longue série de générations, formé une seconde nature? Il est vrai que, dans tous les pays entre les tropiques, l'homme éprouve un désir merveilleux et presque irrésistible de dévorer de la terre, et non pas de la terre alcaline ou calcaire qui pourrait servir à neutraliser des acides, mais des bols gras et d'une odeur forte. On est souvent obligé, après une pluie, de renfermer les enfans pour empêcher qu'ils n'aillent manger de la terre. Les femmes indiennes du village de Banco, sur les bords de la *Madeleine*, qui s'occupent à tourner des pots de terre, mettent

souvent un morceau de terre dans la bouche, comme je l'ai moi-même vu avec étonnement (2). Mais, à l'exception des Otomaques, tous les individus des autres tribus deviennent malades dès qu'ils cedent à ce singulier penchant pour l'argile. Dans la mission de San Boria, nous trouvâmes un enfant indien qui, au dire de sa mère, ne voulait prendre d'autre nourriture que de la terre, mais aussi il était desséché comme un squelette.

Pourquoi, dans les climats tempérés et froids, ce penchant irrégulier à manger de la terre est-il si rare et presque circonscrit dans la classe des enfans et dans celles des femmes grosses?

On peut, en quelque sorte, considérer l'usage de manger de la terre comme généralement adopté dans tous les pays entre les tropiques. Les nègres de Guinée mangent habituellement une terre jaunâtre qu'ils appellent *cahouac*. Ceux d'entre eux qui sont amenés comme esclaves dans les Indes-Occidentales, cherchent à s'y procurer une terre semblable. Ils assurent que l'usage de cette nourriture n'est accompagné, en Afrique, d'aucun danger. Dans les îles, le *cahouac* rend les esclaves malades. Aussi il y était défendu de manger de la terre, quoiqu'à la Martinique, en 1751, on vendit secrètement, dans les marchés, une espèce de tuf rouge jaunâtre. «Les nègres», dit un auteur français (3), en sont si friands, qu'il n'y a aucun châtiment qui puisse les empêcher d'en dévorer.»

Dans l'île de Java, entre Sourabaya et Samarag, M. Labillardiere vit vendre, dans les villages, de petits gâteaux carrés et rougeâtres. Les indigènes les nommaient *tanaampo*. En les examinant, il trouva que c'étaient des gâteaux d'argile qu'on mangeait. (4) Les habitans de la Nouvelle-Calédoine apaisent la faim en dévorant des morceaux, gros comme un poing, d'une espèce de talu friable, dans laquelle M. Vauquelin a trouvé du cuivre en assez grande proportion. (5) A Popayan et dans plusieurs parties du Pérou, la terre calcaire se vend dans les marchés comme une denrée à l'usage des Indiens, qui la mangent avec le coca ou les feuilles de l'*Erythroxylon peruvianum*. Ainsi l'usage de se nourrir de terre, usage auquel la nature semblait n'invier que les habitans du Nord stérile, règne dans toute la zone Torride, chez les races paresseuses qui occupent les plus belles et les plus fertiles contrées de l'Univers.

(Extrait des *Annales des Voyages*, de la Géographie et de l'Histoire, publiées par M. Malte-Brun.)

N. B. Les 5^e et 6^e livraisons paraissent chez M. Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10.

HISTOIRE. — BEAUX-ARTS.

Les *Hindoüs*, ou *Description de leurs mœurs, costumes, cérémonies*, etc. etc., dessinés d'après nature dans le Bengale, et représentés en 252 planches, par Balthazard Solvyns, gravés à l'eau-forte, et terminés par lui-même. — A Paris, chez l'auteur, place Saint-André-des-Arcs, n° 11. — 1808.

L'histoire politique et commerciale moderne de l'Indostan, dit l'éditeur de cet ouvrage, qui est à-la-fois l'auteur de toutes ses parties, a été l'objet des recherches de plusieurs écrivains. D'autres ont tâché de dévoiler les mystères de l'idiome sacré des Brhammes, et de pénétrer les antiquités de l'Inde. L'Académie de Calcutta, dans le Bengale, autrement la Société asiatique, a sur-tout mérité la reconnaissance de l'Europe sous ces divers rapports.

Mais les mœurs, les usages des Hindoüs, leur manière d'exister dans l'ordre civil et sous l'influence toute puissante de leur religion; la description des castes ou professions diverses, des costumes qui caractérisent chacune de ces castes, des machines, outils, instrumens qu'emploie l'industrie, qui servent aux besoins de la vie ou à ses jouissances, personne ne l'a donnée; c'est pourtant, nous osons le croire, un des meilleurs moyens de faire connaître les Hindoüs tels qu'ils ont toujours existé.

M. Solvyns, d'Anvers, a entrepris cette description, et la suit avec autant de zèle qu'elle mérite de succès.

Pendant un séjour de quinze années au Bengale, il s'est lié avec des *Pundits* et Brhammes, et il a pu acquérir toutes les connaissances locales, choisir avec discernement tous les matériaux d'un pareil ouvrage. M. Solvyns réunissant encore le grand avantage d'avoir cultivé à Paris le dessin

(2) La même chose avait été observée par Gily, *Saggio di Storia Americana*, t. II, p. 311. Les loups mangent pendant l'hiver de la terre, sur-tout de l'argile glaise.

(3) Thibault de Chanvalon, p. 85.

(4) Voyage à la recherche de la Pérouse, t. II, p. 322.

(5) *Ibid*, p. 295.

(1) *Histoire de l'Orénoque*, t. I, p. 283.

et la peinture, sous l'un de nos plus habiles peintres, M. Vincent, a retracé fidèlement, en présence des objets, tout ce qu'il a vu et observé; il n'a pas eu besoin de recourir à des mains étrangères, et de faire dessiner, comme cela arrive très-souvent, sur de simples récits ou sur des notes.

M. Solvyns entreprit de publier, à Calcutta, sous les yeux des personnes qui pouvaient juger de la fidélité de ses descriptions, les esquisses de l'ouvrage qu'il annonce aujourd'hui; et malgré les difficultés locales de toute espèce, il produisit un certain nombre d'exemplaires de ses croquis, avec un simple catalogue en langue anglaise. C'est d'après un de ces exemplaires, qu'on en a publié à Londres une copie informée et sans explications.

Les croquis publiés à Calcutta eurent beaucoup de succès: la traduction faite à Londres, quoiqu'un peu tronquée, n'a pas été moins accueillie. M. Solvyns ose donc se flatter que la description complète des Hindous, exécutée à Paris sous sa direction, et en grande partie par lui-même, pourra intéresser; ce sera certainement le seul ouvrage original et complet sur les Hindous.

Ce n'est point une spéculation purement mercantile que fait l'auteur, c'est plutôt une jouissance qu'il s'est proposée en décrivant un peuple et des mœurs qu'il a observées long-temps, et qui doivent intéresser, à tant de titres, les savans et les curieux. Il espère qu'ils lui tiendront compte, par un accueil encourageant, des peines et des sacrifices que lui ont coûtés ses travaux; il a mis, dit-il, par ses propres moyens son entreprise à l'abri de tous retards, et rien ne peut l'arrêter dans l'exécution.

Le portefeuille de M. Solvyns contient 252 dessins. Ils formeront, avec une explication sommaire en français et en anglais, qui se trouvera en regard de chaque planche, quatre volumes grand in-folio, format atlantique.

Le premier volume contiendra les castes ou professions des Hindous, avec leurs divisions et subdivisions telles à-peu-près qu'elles sont établies d'après les lois de Menu, législateur des Hindous, et telles qu'elles existent dans la hiérarchie ou dégradation des états, depuis les Brahmines jusqu'aux Souders. Ces planches renfermeront aussi la description des machines, outils et instrumens en usage chez ce peuple.

Le second volume contiendra les habillemens des hommes et des femmes, les laquais ou mendiens religieux, les différentes manières de fumer le *houka*, et les instrumens de musique.

Le troisième volume contiendra la description des palanquins ou chaises à porteurs, des voitures attelées à des chevaux ou traînées par des bœufs, des barques de plaisirs ou de promenades, de charge ou de transport.

Le quatrième volume contiendra les domestiques employés au service des grands du pays, et des Européens ou riches étrangers qui résident dans l'Hindostan.

Chaque planche étant destinée à représenter un sujet particulier, offre sur le premier plan la figure principale, et sur le second, les figures accessoires qui se rapportent au sujet, de manière que l'on puisse trouver et distinguer aisément, selon la profession ou occupation qui en fait l'objet, tous les attributs, meubles, outils, actes ou opérations qui la caractérisent et la développent complètement. Il y a à la tête de chaque livraison, excepté pour le dernier volume, une planche de dimension double, qui représente la réunion de plusieurs sujets. Ces planches sont toutes relatives à des vues générales du pays, à des phénomènes ou scènes de la nature propres à l'Hindostan; aux fêtes, expiations et cérémonies religieuses des Hindous.

A la tête de l'ouvrage, qui est ornée d'un frontispice, se trouve un discours préliminaire; et à la fin, un vocabulaire ou explication des mots conservés du langage du pays.

L'ouvrage de M. Solvyns, annoncé dès l'année dernière, paraît conformément au prospectus qui a été publié et dont on vient de lire les indications principales.

Déjà huit livraisons sont publiées, et l'exécution répond en tout à l'importance et à l'intérêt de l'ouvrage.

Les sujets dessinés d'après nature et gravés par M. Solvyns, sont coloriés par les imprimeurs les plus habiles.

Les quatre volumes dont cet ouvrage doit se composer, seront distribués en 42 livraisons de six planches chacune: le prix de chaque livraison est de 36 fr.

AU RÉDACTEUR.

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter quelques détails à la notice nécrologique que vous venez de publier sur le célèbre graveur Wille; il y a des droits comme grand artiste, et comme homme, sous bien d'autres rapports, digne d'être regretté.

J. G. Wille, né en 1715, à Gisen, en Wétéravie, montra, dès son enfance, le goût le plus caractérisé pour les arts dont il s'occupait uniquement; parvenu à l'âge de 21 ans, il vint à Paris en 1736; chemin faisant, il fit la rencontre de Schmidt, célèbre graveur; dès ce moment, leur intimité réciproque ne s'est jamais ralentie, et Schmidt lui a conservé un attachement inviolable, d'autant plus à remarquer, qu'il est assez rare entre deux artistes supérieurs du même genre.

Arrivé à Paris, J. G. Wille n'eut rien de plus pressé que de chercher à se lier avec les hommes les plus distingués dans les arts; il fut particulièrement accueilli par Rigaud, grand peintre de portraits, qui l'aiderait de ses conseils, même de sa bourse, ce qu'il se rappelait toujours avec un nouvel attendrissement; bienfaisance qu'il exerça lui-même envers de jeunes artistes, lorsqu'ils décelaient le germe d'un vrai talent.

Rigaud découvrant dans le jeune Wille plus que des dispositions pour la gravure, lui confia le portrait du maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, qu'il exécuta d'une manière étonnante.

Depuis ce morceau, il grava une nombreuse suite de portraits, entr'autres ceux de Massé, de Marigni et du comte de Saint-Florentin, tous portraits estimés comme autant de chefs-d'œuvre.

Ambitionnant de plus intéressans succès, il consacra de préférence ses burins aux plus précieux tableaux des maîtres flamands et hollandais qu'il a rendus avec la régularité la plus précise et un fini parfait, sans être froid.

Ses magnifiques estampes de la *Cléopâtre*, de la *Devideuse*, des *Musiciens ambulans*, etc. etc. ne cesseront point d'être recherchées des connaisseurs.

Il ne s'environnait que des hommes du premier mérite, et rehaussait encore son art par de profondes connaissances en littérature.

Sa réputation s'est répandue dans toute l'Europe; il n'y a pas eu un seul souverain, voyageant en France, qui ne soit venu le visiter.

Ses talens lui avaient légitimement procuré une fortune considérable; elle fut totalement anéantie dans les troubles révolutionnaires; mais sa philosophie le mit au-dessus de cette perte: sa consolation était dans l'attachement désintéressé de sa famille et de ses amis.

Un catharre dont fut subitement attaqué le doyen des graveurs, a terminé sa carrière le 4 avril 1808.

M. Néerégard, gentilhomme de la chambre de S. M. le roi de Danemarck, amateur des arts et bon écrivain, projette de donner au public les mémoires de la vie et des ouvrages de Jean-Georges Wille, sur la tombe duquel il a d'avance déposé quelques fleurs sentimentales qui ont tiré des larmes de tous les assistans.

Agréez, etc. etc. GUICHARD.

MUSIQUE.

Le Ramier de la Montagne; Dulcinée du Toboso. Deux romances avec accompagnement de harpe ou piano; musique de Vernier.

Prix, 1 fr. 50 c. chaque.

A Paris, chez l'auteur, rue de la Convention, n° 8; et chez tous les marchands de musique.

Marche arrangée et variée pour la harpe, par le même. — Prix, 2 fr. 50 c.

Même adresse.

Air chanté par M^{me} Barrilli, dans i Nemici generosi; musique de Cimarosa, avec accompagnement de forte-piano. — Prix, 2 fr. 50 c.

A Paris, chez Carli et C^e, péristyle du Théâtre Favart, à la typographie de la Syre, côté de la rue de Marivaux.

Les autres morceaux sont sous presse.

AVIS.

MM. les actionnaires des trois ponts sur Seine, sont prévenus qu'à compter du mardi 12 du courant, le dividende du premier trimestre 1808 sera payé à bureau ouvert à raison de 14 fr. par action.

Ils sont invités à joindre à leurs actions un bordereau énonçant de leurs quantités et de leurs numéros.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. $\frac{1}{2}$ jous. du 22 mars 1808.	85 fr.	c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808.	82 fr.	c.
Bons de remboursement.	fr.	c.
Provisoire.	fr.	c.
Bons au 7.	fr.	c.
Bons au 8.	fr.	c.
Rescip. pour rachat de rentes fonc.	fr.	c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr.	c.
Act. de la B. de Fr.	1266 fr.	25 c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} janv.	fr.	c.
Actions de Vaucluse, j. du 1 ^{er} mai.	fr.	c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche. — Demain, Saul, oratorio.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, M^{lle} de Guise, et le Roi et le Fermier.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, M. Guillaume, Haine aux Femmes; et la Vallée de Barcelonnette.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la 1^{re} repr. de Peau-d'Ane, ou l'Isle Bleue et la Mer Jaune, mél.-folie-féerie en 3 actes, à gr. spect., et la Femme médecin, com.

Salle Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, Spectacle extraordinaire des singes et chiens savans; exercices sur la corde et sauts périlleux par le jeune Gaudot; la grande voltige par un singe.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Quatre Fils Aymon.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1. Tous les jours, à huit heures du soir, grand Concert d'harmonie.

Théâtre de la Nouveauté. Expériences physiques, mathématiques, d'électricité, tours d'adresse, fantasmagorie de M. Olivier, à huit heures du soir, tous les jours, sans exception, à l'Hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré. — Dimanche prochain, la clôture définitive.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gatillon. Spectacle tous les jours, sans interruption, à sept heures du soir. M. Pierre continuera les pièces nouvelles annoncées par les affiches.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.